

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG FONDATEUR 1863

PAUL FLAT DIRECTEUR 1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 16

65^e ANNÉE

20 AOUT 1927

POUR LE CENTENAIRE DE BEETHOVEN

Pour connaître Beethoven à fond, il suffit d'étudier ses œuvres : la troisième ouverture de *Léonore*, la deuxième phrase de la 3^e Symphonie, l'Adagio de l'Appassionata, op. 57, op. 111, op. 130, — la chambre solitaire, le piano à queue et le violon, les quatre instruments du quatuor, un homme, deux hommes jouant pour eux-mêmes ou bien le chœur des instruments, l'orchestre, exhalant des chants de joie et de douleur avec des voix plus qu'humaines. Chacun est solitaire et pourtant tous sont confondus en un tout, chacun se dissolvant dans cet ensemble, conscient de ce qu'il renferme de plus élevé, et, parvenu sur ces hauteurs sublimes, sentant en soi l'appel impérieux vers quelque chose de plus sublime encore : quelque chose d'inexprimable flotte dans l'air, une présence : celle d'un homme, d'un surhomme, d'un héros : Beethoven.

De même qu'il évoqua la mélodie au milieu d'un chaos musical, de même ses œuvres l'évoquent, lui, mais ce n'est pas — comme avec Bach — un souvenir, qui, lorsque nous nous trouvons dans la cathédrale de cette musique, nous fait penser à l'architecte de l'édifice. Ce n'est pas non plus comme avec Haydn, le souvenir d'un homme bon et heureux, souvenir qui accompagne ses œuvres ; c'est quelque chose d'absolument certain qui s'impose à nous, la présence d'un surhomme, une matière héroïque qui ne devait pas nécessairement

produire un musicien. C'est une tragédie que nous vivons et, unis dans un même sentiment, nous y participons et en sortons sanctifiés ; voici ce qui se passe en nous : Beethoven n'existerait pas, si nous ne le subissions pas, et, une fois libérés de cette sujétion, nous sommes muets, muets jusqu'à l'oubli. C'est pourquoi il est difficile d'exprimer ce que nous avons vécu, parce qu'il s'agit de quelque chose de très simple et que nous sommes habitués à vivre dans la complexité, ce qui fait notre faiblesse.

Pensons à Mozart : nous sommes en présence d'un élément populaire devenu son ; ce qu'il y a de plus profond et de plus pur au cœur du peuple est devenu sonore et ce sont des accents de joie, un sentiment de vie calme et paisible. Les abîmes sont pressentis, mais sans épouvante — une lumière éternelle rayonne encore à travers les ténèbres ; c'est une seconde antiquité qui apparaît, belle et compréhensible comme la première, mais plus innocente, purifiée pour ainsi dire : une antiquité chrétienne. Semblable à un paradis indestructible, cette musique se déroule — mais alors survient le génie de la nation, planant dans les airs, le doigt créateur tendu pour éveiller un autre génie : et voilà Beethoven, voilà Adam, et l'acte de l'homme devant Dieu. Un seul homme représente le genre humain pour exprimer tout ce que la nature muette et bien-

heureuse n'exprime point, pour s'élever et offrir à Dieu en sacrifice, au lieu de tous les cœurs des humains, son propre cœur dans un vase sacré et clos, plus encore, pour monter vers Dieu comme Moïse et le contempler face à face.

Mais à Vienne, il est d'abord musicien, rien que musicien virtuose, en lutte avec des virtuoses, et comme tel, il observe les formes créées par ses prédécesseurs et ainsi naissent les délicieuses, les charmantes œuvres de la première période, qui renferment tant de l'esprit de Mozart et encore plus de celui de Haydn, et qui, pourtant, annoncent déjà la puissance de Beethoven et son appel à l'âme ; mais tout cela est encore de la musique, rien que de la musique. Qui oserait donc placer ce jeune compositeur à côté de ces héros de l'époque : — le jeune et titanique Goethe, Herder, l'ardent Schiller des premiers drames, la figure de Napoléon, et l'esprit toujours vivant du grand Jean-Jacques — sans faire un paradoxe ? Mais alors — permettez-moi de l'exprimer — ces bouches se taisent dans le sens le plus caché et le plus définitif, et il n'y a plus personne d'assez téméraire pour proclamer directement ce qu'il y a d'idéal, d'ultime, sauf cette seule bouche : Beethoven. Dans ce qui suit, je vais essayer de justifier dans quelle mesure j'ai pu m'exprimer ainsi, dans quelle mesure je puis appeler ce qui se passait en Goethe, en Schiller, en Herder, aux environs de 1800, une perte de la parole. Qu'on veuille bien l'admettre un instant : ils deviennent muets — et Beethoven seul est là pour parler devant Dieu au nom des hommes.

Que se passe-t-il alors ? Je ne puis que l'indiquer, mais l'indiquer comme une réalité, car l'esprit des siècles est plus réel que celui des individus ; et l'Europe m'apparaît tellement comme une unité, que j'ai le courage de le dire : de même qu'en un certain endroit du monde européen la puissance et l'esprit se combinent et que l'esprit devient action dans une personnalité démonique — je parle de l'apparition de Napoléon et le considère maintenant dans le sens presque surhistorique, tel que Goethe l'a vu — de même la force démonique, l'aspiration héroïque qui avait pour but plus que de la poésie, se détache de ces individus puissants qui furent ses réceptacles : Goethe, Schiller et Herder sont toujours là, ils produisent toujours des choses magnifiques. Comme poète, comme artiste, comme penseur, ils produisent ce qui est décisif pour que leur

formation se poursuive — Goethe : les romans, les traités de physique, le second Faust ; Schiller : la série de ses drames classiques ; mais cela s'accomplit au prix de la dernière « démonie » : l'aspiration titanique d'enserrer en des mots, pour les myriades d'individus qui forment la nation au sens spirituel, ce qui est incommensurable, le véritable élan prophétique s'éteint ; la véritable empreinte laissée par les muses — ce mot est à prendre dans le sens le plus élevé — disparaît de leur œuvre.

Alors — providence mystérieuse et nécessaire — au moment où dans les autres génies ce qu'il y a d'héroïque et de prophétique se retire, se transforme et devient l'essence, la matière, la religion d'un ordre différent, un élan puissant s'empare de Beethoven et il devient, trait pour trait, la figure mythique la plus grande que les temps modernes aient produites. Le voici qui mène une existence solitaire au milieu des hommes dans cette Vienne frivole et grouillante de monde — c'est là qu'il déménage d'une maison à l'autre. Les voilà ces vingt-neuf habitations dans toutes les sections de Vienne, renfermant cette existence d'une solitude sans bornes, et ces visiteurs exaltés, remplis d'un vague pressentiment, vers lesquels il s'avance tel un « lion gris » ou « une nuée d'orage qui se fraye un passage à travers le soleil », ou « un géant monstrueux mais plein de souffrance ». C'est alors qu'il commence à se détourner de cette harmonie sensuelle de la musique ; il ne peut plus supporter la musique de Rossini qui remplit Vienne ; oui, même sa propre musique ne lui suffit plus ; il donne l'assaut à ses limites, les brise et les franchit. Ensuite survient la surdité, le dépérissement du sens même qui lui avait transmis ce qui dépasse nos sens ; il semble que le doigt de Dieu l'ait touché directement. Alors commence ce processus inexplicable qui finit par faire de son visage le reflet de son esprit ; et ce visage nous regarde de la même façon que ses œuvres, avec le même mélange d'orgueil et de résignation à la volonté divine. Alors, dans une solitude engourdissante, il a cet entretien sonore avec son propre cœur, avec la bien-aimée qui n'a jamais touché ses doigts, avec Dieu. Il dédaigne l'harmonie dès qu'elle n'est pas comme le bruissement d'ailes d'un ange. Il laisse la mélodie se détourner de nous comme une jeune fille capricieuse ; et subitement, après des ténèbres effroyables, elle nous sourit avec un visage rayonnant et sanctifié.

Seul avec son Dieu, d'un cœur pieux et iné-

branlable, il devient le créateur d'une langue qui est au-dessus de la langue. Il ne s'adresse pas au peuple et pourtant il parle pour chacun en particulier et aussi pour les générations à venir. Il érige dans chaque phrase musicale le trône de la passion spirituelle. Il sent, plus que ne sauraient exprimer des paroles, toute l'importance de son propre être : il sait qu'il égalerait Napoléon, l'emporterait même sur lui, s'il comparait son esprit à celui du grand empereur. Le sentiment de son héroïsme se fait jour avec impétuosité en quelques paroles irritées ou orgueilleuses, mais toujours naïves. Et lorsque ses lèvres se disjoignent, sortent de sa bouche ces paroles si grandes, si sacrées : « Courage, Foi, Force » ; aucun mortel des temps modernes ne saurait les prononcer de la même façon.

Tout en lui devient symbolique : la stature, le visage, la solitude, la demeure. Il devient quelque chose qui n'a jamais eu son pareil, et tel le voient les yeux des meilleurs : Goethe ne l'a jamais vu ainsi, mais Bettina, la créature sortie de l'élément de Goethe, et Ernst Theodor Amadaens Hoffmann : Bettina le proclame : « Il se sent le dominateur du monde, le fondateur d'une nouvelle base dans la vie spirituelle. »

Ainsi ils l'entourent avec un frisson de respect ; il leur apparaît comme un magicien et comme tel, ils le voient s'avancer vers un monde inconnu, plongé dans les ténèbres : la postérité.

Cette postérité, nous la sommés. C'est là une pensée sérieuse, étrange, stimulante. De nouveau une aspiration immense est vivante dans une génération bouleversée par l'événement mondial le plus terrible, et de nouveau une génération lutte pour la création de la langue, du fond de l'événement le plus tragique : l'expérience, à la fois, d'une solitude sans bornes et d'une confusion infinie.

De nouveau la nation est privée de tout support moral — la voici étendue comme une malade, impuissante à mener une existence propre, remplie de pensées étranges et confuses. Mais les individus pensent encore à l'idéal dans cette situation sans précédent. Au milieu d'une dissolution générale, ils puisent, dans la détresse, la solitude même, un courage illimité qui a quelque chose — permettez-moi de le dire — du courage du désespoir.

Là, où il n'y a plus nulle part de sol sacré et vierge, où tout est profané, tout reconnu comme relatif et conventionnel, ils sentent, dressé quelque part en eux-mêmes, dans le moi individuel, bravant dans une aspiration puissante l'immensité, lui-même étant quelque

chose d'immense, le trône de la passion spirituelle que Beethoven a érigé dans chaque phrase musicale et d'où s'élance de tous côtés la pensée ardente, afin de saisir l'éternité, quelque chose d'impossible à saisir complètement. Se méfiant de la parole, ils sont les meilleurs, — ceux en qui la nation se renouvelle en réalité, peu éloquents par chasteté ; ou bien d'une éloquence peu attrayante qui n'est qu'une lutte maladroite avec une langue trop riche, dont l'âme leur inspire de la méfiance, parce que, dans un croisement multiple, elle est devenue de la technique.

Dans ce moment solennel, ils se réunissent gravement, et là où deux ou trois sont rassemblés, se dresse au-dessus d'eux une tête à l'expression indéfinissable, âpre et pieuse à la fois — *templum in modum arcis* — un temple divin en forme de citadelle : la tête de Beethoven.

Il est esprit, et nous nous souvenons de lui à cette heure, nous qui sommes des esprits.

Puisse-t-il penser à nous à cette même heure et nous traverser du souffle de sa force et de sa pureté.

HUGO V. HOFMANNSTHAL.

UN HÉROS DE L'INDÉPENDANCE CUBAINE

JOSÉ MARTI

Marti fut un animateur, l'Animateur, de la période la plus grande de l'histoire de Cuba, qui s'avéra en même temps comme une époque mondiale, puisqu'elle ferma le cycle de la dépendance de la terre américaine vis-à-vis des grands conquérants espagnols. Le peuple de Cuba n'était pas un peuple d'esclaves ; dès avant la venue de son nouvel apôtre, il avait pensé à sa liberté et il avait sacrifié pour elle ses citoyens les meilleurs et toutes ses richesses ; ses grands hommes de guerre comme Quesada, Agramonte, Gomez, Maceo, Calixto Garcia avaient été à cette école des combats où chaque manœuvre laisse sa trace en flaque de sang, et beaucoup étaient morts à la tâche ; quelque quinze ou vingt mille hommes avaient erré par les bois et les plaines, supportant les attaques d'une armée considérable et d'une nature in-